

débiteur, je vous offre l'occasion de vous acquitter avec elle.

Et elle referma la porte, et laissa Alice avec le fou.

Alice était pâle, ses genoux faiblissaient sous elle. Le fou s'approcha.

La jeune fille alla au-devant de lui.

—Et vous, mon enfant, serez-vous moins rigide que votre mère ? dit le vieillard en s'avançant lentement et en s'appuyant sur son bâton noueux : permettez-vous que je vous remercie au nom de ceux que vous obligez ?

—Je suis en toute chose l'exemple que me donne mon excellente mère, répondit Alice un peu agitée encore.

—Vous aurez tort quelquefois, ma fille, mais presque toujours vous aurez raison.

—Je vous en suis reconnaissante pour ma mère, pauvre...

Alice s'arrêta tout à coup, et ses joues devinrent rouges ; le vieillard lui sourit doucement et continua :

—Pauvre fou...achevez donc ! je ne m'offense pas de ce nom, mon enfant ;—il résume tout mon passé, tout mon avenir.

Et sa voix était pleine d'une indicible tristesse, ses yeux brillaient affaiblis par l'âge. La jeune fille lui présenta une chaise, et quand il se fut assis, elle jeta sur lui un regard rempli d'intérêt et de bonté.

—Vous avez donc bien souffert ? reprit-elle.

Le vieillard leva lentement les yeux au ciel, et la résignation était peinte sur son visage sillonné de rides.

—J'ai porté, comme les autres, ma couronne d'épines, mon enfant ; voilà tout. La vie est féconde en traverses, aussi ai-je courbé la tête souvent ; autrefois, quand j'étais jeune, et il y longtemps de cela, —je me désolais... aujourd'hui j'espère...

—C'est sans doute que vous êtes moins malheureux, dit Alice.

Le vieillard garda un instant le silence, puis répondit :

—Non ; c'est que je suis plus âgé, et que j'ai moins de temps à souffrir.

Ces paroles, prononcées avec calme, bouleversèrent Alice ; elle sentit un frisson pénétrer dans son cœur elle détourna la tête.

—Vous avez là de mauvaises idées, pauvre fou, répondit-elle ; et cependant vous êtes bon et tout le monde en ce temps ne parle de vous qu'avec respect.—Si vous pensez que la vie est si pénible, pourquoi donc sauvez-vous celle des autres ?

—C'est que tout le monde sans doute n'est pas aussi malheureux que moi, ma fille.

Et son pâle visage s'anima un instant, puis il continua en élévant la voix :

—Ce que vous regardez comme un dévouement, est peut-être une expiation.

—Une expiation ! interrompit Alice dont l'étonnement était à son comble.

Le vieillard passa la main sur son front avec effort.

—Mais qu'ai-je besoin de vous parler de ces choses, dit-il ; de vous intéresser à des peines que vous ne connaissez pas ?—A votre âge, mademoiselle, la vie est si belle, si pompeuse, si éclatante ! le

présent est si doux et si rempli d'espoir ! le lendemain est si éloigné !—Vous surtout qui avez une bonne mère, vous dont l'existence présage tant de bonheur ;—ah ! ma fille vous devez remercier Dieu des trésors qu'il vous a prodigués dans sa munificence.

Il s'arrêta un instant ; on eût dit qu'il cherchait à oublier.—Alice rapprocha sa chaise de la sienne.

—Croyez aussi que je bénis Dieu chaque jour, répondit-elle.

—C'est bien, mon enfant, continua-t-il : c'est bien ! sans la religion il n'est pas de bonheur possible ou durable.

Il fit un mouvement pour se lever, et il s'appuya sur son bâton qu'il avait conservé.

—Mais je vous quitte, ajouta-t-il : j'étais attendu ici tout à l'heure, et maintenant je suis attendu là-bas.—Puis, en souriant :—Vous le voyez, on aime le pauvre fou.

—Pourquoi partir déjà ? dit Alice.

Et elle le retint par la main.

Le vieillard la regarda.

—Vous me regardez donc aussi ? répondit-il ; mes paroles si tristes ne vous ennient donc pas ?

—Vous êtes si bon !

Le fou s'assit, et pressant dans sa main rude et large la main blanche et fine d'Alice, il lui dit :

—Et moi aussi, ma fille, j'ai du plaisir à vous voir ; votre présence me rappelle tant de choses !... oh ! c'est le seul temps heureux de ma vie !—mais il a passé vite...

Il essuya une larme et reprit ;

—Pour elle et pour moi.

—Pour elle ! murmura Alice.

—Oui, pour elle, répliqua le vieillard : et prenez garde, mon enfant, que votre bonheur ne passe comme le sien.

Et sa voix, de douce et de triste qu'elle était, avait pris un accent solennel qui fit tressaillir Alice.

—Comme le sien ! répeta-t-elle faiblement.

—Et que celui de votre mère ne s'enfuie pas comme le mien.

—Comme le votre ! répeta encore Alice épouvantée et ne comprenant pas.

Et le vieillard se leva, et sa grande taille apparut dans toute sa majesté ; ses traits fortement accentués commandaient le respect ; il tendit le bras lentement, et le posant presque sur la tête de la jeune fille :

—Prenez garde à vous, dit-il, prenez bien garde ; une faute, une imprudence est irréparable quelquefois ; défiez-vous des séductions, mon enfant.

Alice tremblait et ne respirait pas ; cette main du vieillard étendue solennellement sur sa tête semblait l'accabler de tout son poids, et ces paroles retentissantes arrivaient comme autant de remords à son âme.

—Vous êtes jeune, vous êtes jolie, continua le fou ; on dira que l'on vous aime.

La jeune fille se courba alors comme pour se cacher, et le fou continua, mais d'une voix plus triste et plus haute, et plus terrible à la fois :

—On vous l'a dit, Alice, et vous l'avez cru ; celui qui vous l'a dit le pensait peut-être ; mais son père est un homme orgueilleux, fier de son blason, fier de son titre de duc ; il ne consentira pas à vous rece